

S'ENGAGER , C'EST CLASSE !

PAR LA CLASSE DE 3DP (découverte professionnelle)
LYCEE Pierre Mendès France de Montpellier

Aiello Thomas, Boulajhaf Akim, Boulier Nicolas, Dif Sami, Galindo Sophie, Gallego Lionel, Giammalva Julien, Gout Marion, Gout Mathieu, Kéo Ka Crona, L'Hottelier Marina, Larid Sandrine, Latchoumanin Thomas, Lo Pinto Steven, Lurmeau Sarah, Moua Tou Lu, Nacéri Rheda, Oussaa Nacera, Perez Christelle, Picarra Eliana, Real Alexandra, Richomme Yohan, Rousset Benjamin.

janvier 2007

Je m'appelle Ben et je suis élève en classe de 3^{ème} découverte professionnelle au lycée des métiers Pierre Mendès France à Montpellier. Ce mercredi 24 Janvier est un jour différent des autres . Au lieu d'être en groupes , comme d'habitude, on nous a tous réunis en salle 209. Pourquoi ? Il y a du monde, du beau monde, si je puis dire ! quatre professeurs rien que pour nous ! Le prof de Français, de SVT, d'EPS et celui d'Arts plastiques ! et en prime , une équipe de télévision de FR3. Que se passe-t-il donc ? Pourquoi cet aréopage ? Qu'est-ce qu'on a encore fait pour mériter une telle assemblée ? Finalement , tout ce beau monde est là pour nous parler du quatrième concours de Nouvelles Jeunes Ecrits organisé par l'académie de Montpellier. Ouf ! on l'a échappé belle !

Cette année, le thème porte sur l'engagement. Pas facile, l'engagement ! Cela ne me dit pas grand chose ! Le parrain est le grand journaliste et écrivain PPDA . Il est tellement célèbre que seules ses initiales suffisent à le reconnaître. C'est pour nous l'occasion de prouver que ce n'est pas parce-que nous sommes dans un lycée professionnel que nous sommes des cancras ! Alors toute la classe est en effervescence , y compris les profs. D'ailleurs, il commence à faire chaud, très chaud dans cette salle trop petite pour tout ce monde. En plus des enseignants, il y a un caméraman plutôt petit et âgé et une journaliste plutôt grande et jeune, environ la trentaine. Au fond, deux élèves stagiaires intimidés suivent le déroulement des opérations. Le professeur de Français, une grande rousse avec des lunettes assorties à la couleur de ses cheveux et une voix de baryton , nous distribue un questionnaire afin de nous aider à mieux cerner le sujet. Elle ne semble pas très à l'aise, la caméra braquée à dix centimètres de son visage. Mes camarades se plongent sur les questions du jour : que signifie

l'engagement pour nous ? Qu'est-ce que s'engager ? Comment s'engager au quotidien ? Quelles sont les qualités nécessaires pour s'engager ? Sami semble très inspiré alors que Julien sèche lamentablement. Nicolas comme d'habitude dort dans son coin alors que Marion et Sophie discutent fébrilement, du sujet , espérons le ! Pendant les dix minutes de travail en autonomie le caméraman n'arrête pas de filmer : le tableau, les profs en rangs d'oignons et mes collègues qui réfléchissent. Puis , la journaliste se dirige d'un pas ferme vers Marina et l'interroge :

« Pourquoi es-tu contente de participer à ce concours ? »

Marina , un peu gênée, mais visiblement flattée d'être filmée répond : « C'est important parce-qu'on peut améliorer notre image et celle du lycée , si jamais on réussit. » C'est vrai, quoi ! c'est important, l'image , pensé-je ! elle a bien parlé, Marina.

Puis vient le tour de Kéo. Il a dit à peu près la même chose, qu'on aimerait nous montrer sous un autre aspect, que ce n'est pas parce-qu'on est dans un lycée professionnel qu'on est obligatoirement des racailles. A mon avis, le mot n'a pas plu, car le soir, au visionnage du reportage, il a été coupé. Censuré, Kéo ! Quelle déception ! Lui, qui m'avait raconté combien il était fier d'avoir été interviewé. Il m'a dit : « quand j'ai quitté la caméra du regard et que j'ai aperçu toute la classe, les tables alignées du premier au dernier rang avec vingt trois regards braqués sur moi , j'ai eu peur qu'on me juge, mais mes camarades ont été sympas, ils ne m'ont pas jugé. » Il avait même rajouté : « c'est ce que j'aime dans cette classe, on ne vous juge pas. ». En attendant, on ne l'a pas vu ce soir-là à la télé !

Enfin, la journaliste termine ses interviews par la prof de Français. Je ne sais pas ce qu'elle raconte, un discours un peu bizarre sur les outils de la langue, qui sont comme les outils en atelier ; ils doivent aider à une réalisation concrète et écrire une nouvelle, c'est le meilleur moyen de se servir concrètement de ces outils. Elle s'emballe dans son discours et comme le micro n'est pas branché, elle doit recommencer. C'est pire encore la deuxième fois !

Elle retourne alors au bureau et nous questionne sur nos réponses. Zidane, pas le footballeur, mais le prof de gym, récolte aussi nos définitions. C'est Sophie, une gentille fille de la classe, un peu timide qui donne la plus belle : « s'engager, c'est s'investir dans une cause, c'est nous faire agir et réagir sur nos actes. » Je suis épaté. La prof aussi, qui l'envoie l'écrire au tableau. Sophie est gênée mais très fière d'elle. Pour finir, une photographe prend la classe pour le site du lycée .C'est un peu long, car Thomas , comme d'habitude , n'arrête pas de faire l'imbécile et Christelle se fait prier pour être sur le cliché.

Le soir, en rentrant à la maison, j'ai allumé le poste de télé, en criant à tout le monde que ma classe passait aux informations régionales. Cela m'a fait plaisir car je suis passé avec Mathieu au tout début du reportage. Mes camarades étaient tous très bien aussi, seule la prof n'était vraiment pas terrible !Il valait

mieux que ce soit elle que nous ! C'était une belle matinée, surtout qu'on nous avait lâchés avant la fin des cours !

Janvier 1928.

Henri est assis au premier rang d'une triste salle de classe d'un lycée lyonnais. Il fait très froid en cette matinée de janvier mais il ne s'est pas mis près du poêle, d'autres que lui, qui n'ont pas de chauffage à la maison, méritent cette place. Lui, il vit une vie bourgeoise dans la belle maison de la rue Sala à Lyon avec ses sept frères et sœurs. Une vie bien réglée avec cours de latin, leçons de morale et de piano, et enfin messe le dimanche. Henri a seize ans, fragile et tourmenté, il a le regard noir et les yeux remplis de lumière. Le professeur de Lettres de sa classe de seconde rend les derniers devoirs. Le sujet était : « décrivez votre caractère ». Henri a expliqué pourquoi il avait renoncé à ses rêves de gamin de onze ans, de devenir marin ou brigand, pour choisir la voie d'une destinée extraordinaire : « Napoléon ou Saint François, en dehors de ça, point de salut » avait-il écrit dans sa copie. Le professeur lui a noté dans la marge : « Mr Grouès, un guide spirituel vous est plus qu'à d'autres nécessaire pour éviter les faux pas et vous empêcher de gaspiller vos ressources. »

Quatorze années plus tard, la guerre donne à Henri l'occasion de suivre ces précieux conseils.

En juillet 42, un grand ingénieur juif frappe à sa porte et lui dit « sauvez-moi, je suis en danger, aidez-moi, s'il vous plaît ! ». Grouès n'hésite pas une seconde et comme il est un bon français, il abrite de plus en plus de gens et même plusieurs familles. Un jour, un couple de journalistes juifs et leurs trois enfants, de turbulents bambins, les fugitifs les plus difficiles qu'il eut à cacher ! une autre fois, une vieille femme et sa fille de vingt cinq ans qui avaient réussi à échapper à la rafle matinale de ce terrible 16 Juillet 42 grâce à un voisin courageux. Du coup, Grouès entre véritablement en résistance. Il cache encore et encore les persécutés de la folie nazie dans sa petite chambre de célibataire, les enfants dans des pensionnats, dans des orphelinats tenus par des sœurs et des curés engagés au péril de leur vie. Pour aider les malheureux à l'étoile jaune, il consacre tout son temps à falsifier leurs papiers et à leur procurer de fausses cartes d'identité, de faux laissez-passer avec l'aide d'un imprimeur de ses amis. Il se sent revivre dans les flammes exaltantes de la résistance et fait passer Samuel, l'ingénieur juif en Suisse. Des nuits entières à rédiger et distribuer les bulletins de l'union patriotique indépendante ! Il rencontre de jeunes hommes réfractaires au S.T.O. et les dirige vers le maquis du coin. Quelques mois après son entrée dans l'action secrète, il apprend, un triste jour à marquer d'une pierre noire, la disparition de sa mère Eulalie et de son meilleur ami François. Il se jette alors encore plus éperdument dans des actions encore plus risquées. C'est à partir de ce moment qu'il reçoit de nombreuses lettres anonymes qui menacent

de le dénoncer à la gestapo. En ce temps là, les corbeaux ne peuplaient pas seulement les arbres ! Il craint de se faire arrêter et torturer, aussi, il décide de changer de lieu et d'identité . Henri renaît sous le nom de Pierre pour échapper à la milice et à la barbare police allemande. Pierre devient un frère de l'ombre et en 1943 rencontre le général de Gaulle à Alger. Peur de rien, grand résistant reconnu par tous, la mort lui est désormais devenue familière. Vers la fin de la guerre , il est interdit de combat en raison de sa santé trop fragile. Il se retrouve alors à travailler dans la marine, son rêve d'enfant, sur un grand et beau bateau , le « Jean –Bart » en rade d'Alger.

A trente trois ans, il est maigre avec une petite barbe en pointe et symbolise celui qui n'a jamais cédé à la lâcheté et plié devant la barbarie. Ses anciens compagnons de maquis lui demandent de se présenter aux élections. « je ne sais rien de la politique, mais je sais beaucoup de choses sur la misère . S'il m'est permis de le dire à ceux qui peuvent agir, j'accepte. » leur dit-il. C'est ainsi qu'il est élu député de Meurthe et Moselle à Nancy. Il le restera de 1945 à 1951. Il dénonce sans relâche la souffrance et la pauvreté des plus démunis, il parle de droits, de paix, d'espérance. Il se retrouve souvent aux côtés des communistes et défend les ouvriers grévistes car il juge les gaullistes trop « gaullâtres » comme il dit , idolâtres du général qui l'avait pourtant fortement impressionné lorsqu'il avait croisé sa route à Alger. Il est devenu un sacré bonhomme, mais au parlement, les jeux politiques l'ennuient et l'accablent. « une carrière politique est quelque chose d'ingrat pour celui qui n'est pas là pour s'enrichir ni pour la vanité de la gloriole. » Il démissionne sans regrets et s'installe à Neuilly Plaisance dans une vieille bâtisse en ruines.

Un jour, Pierre rencontre Georges, un ancien bagnard de Cayenne au bord du suicide. « Avant de te tuer, accepte seulement de me donner un coup de main pour aider les autres, ceux qui sont aussi malheureux que toi. J'ai besoin de toi. » lui dit Pierre. Comme pendant la guerre, ils reprennent l'action et deviennent compagnons de combat. Le grand bourgeois lyonnais s'est transformé en témoin de la misère du monde dans lequel il vit. Il observe, s'indigne et hurle contre les injustices de son temps. Il a gardé les bons réflexes du temps de sa vie politique et réalise très tôt le pouvoir extraordinaire des médias. En ce glacial hiver 1954, il va s'en servir comme levier de l'action humanitaire. Le sept janvier, il interpelle dans le Figaro ceux qui « se réveillent dans un appartement chaud et ne savent rien du monde, parce que les conditions dans lesquelles ils vivent, leurs privilèges, les éloignent de la souffrance des autres. » Et c'est d'une voix fiévreuse qu'il lit sur les ondes de Radio Luxembourg le premier février cet appel poignant et désormais célèbre : « mes amis, au secours ! une femme vient de mourir.... » C'est en colère qu'il convie le ministre Lemaire à l'enterrement de Marcel , un petit garçon mort de froid dans un car.

Ce jour là, en février 54, la France entière venait de découvrir, l'abbé Pierre, né Henri Grouès, l'homme à la soutane et à la barbe noires, aux godillots boueux et

éculés, à l'éternel béret vissé au sommet de son visage émacié .

Janvier 2007-

Je viens de rentrer du lycée. Avant de me mettre à table, ma mère me dit : « Ben , tu as appris la nouvelle ? L'abbé Pierre est mort hier matin à 5 heures 25. Aux infos, on ne parle que du petit abbé Pierre, l'ami des déshérités, le prêtre rebelle, l'insurgé de la bonté. J'apprends dans les reportages télé comment il a renoncé à son confort bourgeois pour tendre la main aux vagabonds, aux taulards, aux alcoolos. Je découvre le chiffonnier d'Emmaüs, le fouilleur de greniers et de poubelles, celui qui disait : « c'est avec des déchets de choses qu'on récupère des déchets d'hommes. » Quelle claque je prends quand je vois la foule immense qui suit sa dépouille ce vendredi 26 Janvier ! Il est parti pour d'éternelles vacances , le petit curé habillé de noir ! Je me dis qu'on ne peut pas laisser son combat inachevé. La prof de Français, la grande rousse à la voix de baryton nous a parlé de ce concours sur l'engagement. Voilà une belle occasion ! Nous aussi, nous devons nous engager ! Je vais en parler à mes potes, réfléchir à comment on peut s'engager à notre niveau, nous les élèves de la 3 DP, les jeunots du lycée professionnel.

Le lundi 28 Janvier, j'arrive au bahut vers 7 heures 50, comme d'habitude. Je retrouve mes camarades de classe rue des Orchidées devant la grille bleue de derrière. C'est notre lieu de rassemblement, tous les matins. En ce jour d'hiver, il fait froid mais sec. Le soleil n'est pas encore levé, mais il fera sûrement beau.

- Salut tout le monde ! Ca va bien ? dis-je
- Ouèch, tranquille, et toi ? répond Nacéra.
- Vous savez pas, les gars, l'abbé Pierre est mort et il a été enterré vendredi.
- Non, jure, canaille ! dit Julien. Il est mort de quoi ?
- T'es nul ou quoi ? t'as vu l'âge qu'il avait ! Il est mort de vieillesse , bien sûr !répond Tou lu le Chinois.
- Il y a deux ans, c'était le pape, maintenant, c'est l'abbé papi ! c'est pas de chance ! reprend Yoann .
- Peuchère, c'était un homme exceptionnel, rétorque Alexandra qui se joint à notre conversation.
- Je trouve qu'il a passé trop de temps à s'occuper des autres , et pas assez à s'occuper de lui, ajoute Aka. Si j'avais été lui, j'aurais fait à fond ce que j'aime.

Akim prend la parole et dit de sa voix trop grave pour son frêle physique :

- Moi, je trouve que c'était quelqu'un de bien et que ce qu'il a fait, personne n'aurait pensé à le faire. Je trouve que maintenant les gens sont trop égoïstes. Mais d'un côté, je suis d'accord avec toi, j'aimerais me donner à fond dans ce que j'aime. Et qui te dit que le bonheur des autres n'était pas ce qu'il aimait ?

Le chinois, intéressé, continue :

- C'est vrai, ce que tu dis, les gens sont trop égoïstes, ils ne pensent qu'à eux, et moi, je ferai comme toi, je me donnerai à fond dans ce que j'aime. J'essaierai de trouver un bon studio d'enregistrement qui pourra m'aider à faire une maquette et qui me produira. Avec l'argent des CD, j'ouvrirai un club de danse dans mon quartier. Les grands apprendront le Hip Hop aux petits. Ca fera moins de jeunes qui traînent dans les rues à faire des bêtises. Je ferai comme l'abbé Pierre, car lui, il a essayé de remettre ce qui manquait à sa place.
- Moi, je trouve que tout est à sa place, j'ai tout bien à sa place : l'amour, l'argent, mon scooter et mes potes, réplique Rhéda, qui n'avait pas encore parlé.
- C'est bien ce qu'on est en train de dire, dis-je, les gens sont égoïstes, ils ne pensent qu'à eux. Regarde toi, tu en es l'exemple et tu n'en n'es même pas conscient !
- Tu penses que je suis radin ! Tout ce que j'ai, je le partage avec vous, je paie même des tournées ! T'es pas gonflé, s'insurge alors Rhéda, vexé.
- J'ai jamais dit que tu étais radin, j'ai dit que tu ne pensais qu'à toi ! radin et égoïste, c'est pas la même chose, mon pote ! Faut pas confondre. C'est l'égoïsme, la plaie de la société !

Je suis content que la conversation s'anime et intéresse tous mes copains de classe. Tout le monde parle de ce que l'abbé papi, comme ils le nomment, a fait : comment il a sauvé des juifs pendant la guerre, au péril de sa vie, comment il est devenu le père d'Emmaüs et l'ami des Don Quichotte.

- Comme j'aimerais pouvoir reprendre le flambeau, comme on dit, continuer le parcours qu'il a fait, dit Sophie, de sa petite voix de gentille fille.

Je saute sur cette occasion inespérée :

- Sérieux ? Vous vous sentez de taille à relever le défi ? Vous en êtes caps ?

Tout le monde veut s'investir et rendre la vie de chacun meilleure.

- C'est quoi, vos engagements ? demande Steven, arrivé depuis peu.
- Il faut pouvoir s'engager dans ce qu'on est capable de faire et de donner, dis-je, d'un ton ferme.
- D'accord, tiens, l'autre jour, il y avait ma voisine, une femme encore jeune et handicapée, qui se déplace en fauteuil roulant. Elle revenait de faire ses courses au supermarché d'à côté, et je voyais qu'elle galérait à porter ses provisions. Alors, je suis allée la voir et je lui ai proposé mon aide. Elle m'a souri et remerciée. J'étais contente, c'était pas la première fois que je la voyais et j'avais jamais osé avant. Maintenant, dès que j'en aurai l'occasion, je recommencerai. C'est pas compliqué, dit Marina, la belle petite gitane de la classe.
- C'est cool, dit Latchou, l'élève le plus décontracté que j'ai jamais connu ! Moi aussi, je ferai comme toi. Hier, j'ai vu un aveugle qui galérait aussi

parce-qu'il avait fait tomber sa canne avant de traverser. Eh ben, Eliana qui était avec moi, au lieu d'attendre que quelqu'un d'autre aille l'aider, s'est précipitée, a ramassé la canne blanche, comme si c'était naturel, a pris l'aveugle par le bras et lui a fait traverser la rue . Ca m'a remis en question, j'étais tout bête et j'ai décidé de me bouger aussi.

- Moi, je suis trop timide, dit Sami.
- Timide ? Il ne l'est pourtant pas en classe, pensé-je !
- Mais je sais bien jouer au foot, continue-t-il, je pourrais encadrer les petits de mon quartier le mercredi après midi au stade Sabathé. On m'appelle le Zidane de la Mosson ! termine-t-il fièrement.
- Et moi, je ferai l'arbitre, intervient Yohan, le délégué de classe qui prend son rôle très au sérieux. J'ai déjà arbitré des tournois à Saint-Jean de Védas. Au collège, on a eu des cours d'arbitrage. C'est bien pour apprendre à respecter les règles et à apprendre aussi à vivre ensemble.
- C'est pas mon truc, bougonne Thomas, le play boy de la 3 DP. Toutes les filles lui courent après, mais on lui pardonne car il nous fait trop rire.
- Moi, ce que j'aime, continue-t-il, c'est faire le clown ! Avec le prof d'EPS, on a eu , tous les lundi après midi pendant plusieurs semaines, des intervenants, qui nous ont appris à faire des numéros de cirque : jonglage, équilibre...Ce serait bien , si on montait à notre tour une petite école du cirque pour distraire les enfants.
- Oh oui ! les enfants malades, chez eux ou à l'hôpital, s'écrie Christelle soudainement enthousiasmée par cette idée.
- Moi, j'ai pas d'idée, déplore Julien.
- C'est pas difficile, t'es fort en maths, alors pourquoi tu ne ferais pas du soutien scolaire, le console Marion, la petite futée.
- Ouais, et moi en Français pour les élèves ENA, enchaîne Sophie, la plus à l'aise dans l'art d'écrire.
- C'est quoi ENA ? demande Sarah, la dernière arrivée.
- Les élèves nouveaux arrivants, ceux qui ne parlent pas bien le Français , rétorque Tou Lu, un peu comme moi, quand je suis arrivé en France, il y a cinq ans.
- On pourrait monter des groupes de soutien au lycée et mettre en place un tutorat individuel, tu pourrais venir avec nous et leur montrer qu'on peut réussir si on est volontaire, conclut Sophie, qui a le sens pratique !

Je suis ravi. Ce ne sont pas les idées qui manquent. Chacun est bien décidé à s'engager à son niveau. Il va falloir en parler avec les profs pour qu'ils nous donnent leur avis et qu'ils nous aident, qui sait ? Moi , c'est décidé, quand je serai adulte, je pense que je deviendrai Compagnon d'Emmaüs ou un nouveau Don Quichotte.

En attendant, ça sonne, et il faut rentrer en cours. On commence par deux longues heures de Français avec la rousse aux lunettes assorties à ses cheveux ! Au fait, il faudrait peut-être commencer par respecter notre premier engagement : écrire cette satanée nouvelle du concours jeunes écrits et portant sur l'engagement justement, je crois ? Mais qu'est-ce qu'on va bien pouvoir raconter ? Vous le savez , vous ?

Sources biographiques : articles de Sophie des Déserts et d'Hervé Algalarrondo in Le Nouvel Observateur numéro 2203 .